

LE JOUR, 1950
12 AOÛT 1950

PROPOS PERDUS

On célébrait récemment le deuxième centenaire de la mort de Jean Sébastien Bach. Ce souvenir va plus loin que la guerre de Corée. Pour ceux qui savent se recueillir, les accents de la musique de Bach couvrent tous les tumultes. Tel prélude, telle fugue rendent vaine toute agitation ; nous sommes, avec eux, en possession d'un grave bonheur, nous passons le seuil de l'infini. L'inspiration de Bach est en soi un remède contre la dureté des temps, contre les maux intellectuels qui font les douleurs.

Mesure, plénitude, immensité, douceur.

La grande âme d'un compositeur de génie domine le temps et l'espace. Il suffit de quelques mesures de Bach pour qu'une colère tombe, pour qu'une inquiétude cesse. Ce pouvoir humain et surhumain et ce qui nous rapproche le plus du miracle. Il atteste la présence des forces supérieures, leur puissance, leur transparence.

Le siècle de Jean Sébastien est bien celui de la musique. De Bach à Beethoven, par Mozart, on fait le tour d'un univers sensible, plus réel, plus émouvant qu'aucun autre. Par le plus intellectuel de nos sens, mis en état de grâce s'accordent de façon ineffable l'intelligence et le cœur.

“Quand on écoute Bach, a écrit cette prestigieuse Simone Weil, ou une mélodie grégorienne, toutes les facultés de l'âme se tendent et se taisent pour appréhender cette chose parfaitement belle, chacune à sa façon”... Oui, sans doute.

Nous proposerons Bach à notre tour comme un argument et comme un baume. Même dans un journal politique, on ne doit pas manquer l'occasion de dire cela.